

J'ai trouvé ce cahier. Je suis seule. Où suis-je ? Je ne me souviens pas. J'ai peur. Je suis confuse. J'ai la nausée. Me sens faible. Comme un épouvantable lendemain de veille. Cette chaîne. J'ai mal. J'ai sommeil...

Jérôme ! Jérôme ! Depuis combien de temps je suis ici ? Je ne peux que dormir. Je me traîne du lit de camp à la table. Le bruit de la chaîne sur la pierre. Une chapelle. Jérôme, je suis dans une chapelle ! Aide-moi....

Au secours ! Au secours ! Je vous en prie ! Jérôme, trouves-moi, viens me chercher ! Tout ce silence ! Ma cheville, est bleue à force de tirer sur la chaîne. Quelqu'un vient quand je dors. Il y a de l'eau, du pain. J'ai peur de boire. Je me sens si faible. Si c'était du poison ?

Des murs de pierre blanchis à la chaux. Un bâtiment du 17^e, je crois. Difficile à dire...Un travail d'artisan....La nef, le chœur: une seule grande pièce rectangulaire. Pas de transept. Au fond, une porte basse se fait discrète, à la droite du chœur, juste avant l'autel. Où mène cette porte ? À la sacristie ? À l'extérieur ? À l'avant, une porte double, lourde et rustique, tient lieu de portail d'entrée. La charpente massive du toit est apparente. Pas de plafond qui me sépare de la structure...juste des toiles d'araignées qui s'accrochent aux angles des poutres de bois nu.

Je ne peux atteindre aucune des sorties. Saloperie de chaîne qui me retient au sol. Saloperie de crucifix qui m'observe au-dessus de l'autel. Saleté de dieu, saleté d'ironie ! Il me regarde pleurer sans fin et me débattre, et son front d'or saigne et il baisse les yeux. Saleté de dieu

impuissant, tu vas me laisser mourir ici. C'est ça ? C'est ça que tu veux ? Vieille ordure ! Sale symbole de superstitions stupides ! Où est la police ? Pourquoi je suis enfermée ici ? Je dois être dans village fantôme au milieu de nulle part. Cherche un village, mon amour.

J'ai bu de l'eau. J'ai la nausée, la tête qui tourne. Du GHB ? Sûrement. Ou pire. Je vais mourir. Ou pire.

J'ai peur, j'ai tellement peur ! Quelqu'un est venu à nouveau. Je le sais parce qu'il y avait, sur cette table, une assiette avec de la nourriture. Je l'ai rageusement envoyée valser sur le sol de pierre. Je refuse de manger. Je refuse de jouer le jeu. Je refuse d'être prisonnière ici ! Il vient comme un voleur, quand je dors, épuisée par mes cris et mes pleurs. C'est terrifiant ! J'essaie de ne pas dormir. Je ne veux pas dormir et savoir qu'il se penche au-dessus de moi, qu'il rit peut-être en me pelotant. À l'aide ! Oh, à l'aide ! Par pitié ! Si au moins j'avais ma précieuse poudre blanche...un petit coup dans le nez et je tiendrais debout. Je l'attendrais ce monstre, les yeux grands ouverts...je le mordrais, je le grifferais...je je vais perdre connaiss

C'est un cauchemar ! C'est un cauchemar. Je vais me réveiller. Je le jure ! Je vais me réveiller ! Je vais me pincer si fort que ce cauchemar va s'arrêter.

Je suis de plus en plus faible, affamée. J'ai peine à tenir ce crayon. Pourquoi un cahier ? Pourquoi me laisser un cahier. Il faut que je le cache, il faut protéger ces pages. Il pourrait les lire. Il pourrait les détruire. On retrouverait mon cadavre et personne ne saurait,

personne n'entendrait ma voix. Il a tout pris : mon sac, mon cell, mes pilules. Je suis confuse. Jour, nuit, rêve, éveil. Est-ce que je dors, là ? Le cauchemar qui continue ? Je tremble, je tremble trop. J'ai froid. J'ai peur.

Je me suis réveillée et j'ai vu son horrible visage de tueur penché sur moi ! Il tenait une masse - j'ai cru, dans ma fièvre - une masse et il allait me fracasser le crâne. Je me suis débattue comme une sauvage en hurlant de toutes mes forces. J'ai heurté sa main et un liquide tiède m'a éclaboussée, puis il y a eu le bruit de la porcelaine sur la pierre. Je m'apprêtais à hurler, certaine qu'il allait me frapper, mais il s'est relevé en soupirant profondément. Il a tourné les talons et j'ai refermé les yeux. Pendant de longues minutes...(ou de longues heures ?) Mon esprit cherchait à refaire surface. Le son de mon coeur comme un tambour funeste qui emplissait la salle. La lumière du jour, même diffuse à travers mes paupières closes, me brûlait les yeux et mon corps lourd et douloureux semblait s'être fusionné au lit de camp. Je tremblais tellement sous l'épaisse couverture de laine rêche que j'avais l'impression d'être couchée sur des rails à l'approche d'un train.

Je savais que j'allais mourir. Je sentais la vie s'essouffler dans ma poitrine : «il m'a empoisonnée, il m'a empoisonnée» C'était la fin, j'en étais sûre. Je n'étais plus que délire. Parfois je voyais ton visage, mon amour, et la vue imprenable de notre bureau surplombant la ville. Puis, puis, le visage de mon frère se superposait au tiens, ton sourire qui devenait son affreux rictus; sa langue épaisse qui grimaçait atrocement dans son visage enflé et bleuit. Et mon frère me disait : «vous devez boire» «faites un effort, vous devez boire». Le murmure d'une voix chaude dans mon oreille. J'ai compris ce qui se passait quand une

main a soulevé ma nuque et appuyé une paille sur mes lèvres. Je ne savais pas si c'était le tueur ou les secours enfin. Peu m'importait.

Je n'avais plus peur de la mort qui m'apparaissait maintenant comme une inévitable et douce délivrance. J'ai aspiré docilement le bouillon tiède qui s'est répandu dans ma bouche, puis dans ma gorge. Au bout de quelques gorgées, je me suis étouffée et la main a reposé doucement ma tête sur l'oreiller.

La voix est revenue plusieurs fois, le jour et la nuit. J'étais calme, soumise. Quand je parvenais à ouvrir les yeux, je voyais le visage qui appartenait à cette main qui me soignait. Je n'étais plus sûre que ce soit le même personnage que la première fois, quand j'ai renversé la tasse. Mais, quoi qu'il en soit, cette figure ne m'effrayait plus car elle apportait la vie et je sentais la fièvre me quitter lentement.

Malheureusement cette quiétude n'a pas duré : à mesure que je reprends des forces, la panique revient et me torture de nouveau. Je guette le moindre bruit. J'arrive à m'asseoir dans le lit, mais suis encore trop faible pour me lever. Chaque fois que je crois entendre claquer la porte du côté, je cache le cahier dans la taie d'oreiller et m'empresse de me recoucher en faisant semblant de dormir. J'ai mal à chaque muscle de mon corps. J'ai mal à cette chose informe en moi qui doit être mon âme et qui me brûle les organes comme un acide.

J'ai mangé, hier. Avalé goulûment ce qu'il m'a apporté. Du poulet bouilli, des patates bouillies, un jus de tomates. J'ai mangé aujourd'hui aussi. Le même menu que la veille, mais il y avait, en bonus, deux tranches de pain blanc avec du beurre.

Ce matin, il est venu et il a retiré le lit de camp, sans un regard vers moi, tel un employé bougon qui s'acquitte d'une désagréable tâche. Je n'osais pas bouger. Respirant à peine; je faisais la statue, telle une proie à l'approche d'un prédateur. Comme il sortait avec le matelas sur l'épaule et la structure de métal sous le bras, j'ai été submergée par la crainte d'être victime d'une nouvelle forme de torture et que dorénavant, le mobilier de ma geôle se limite à cette table et sa chaise. Pour me punir de je ne sais quoi, il m'obligerait à dormir sur la pierre froide. J'avais si peur que je me suis recroquevillée sous la table, agrippant les pattes de la chaise comme une armure.

Cependant, il est revenu plus tard, avec le lit et d'autres objets que je discernais mal. Il n'a pas soufflé un mot et je suis restée muette, le lorgnant avec méfiance depuis mon abri de fortune. Une partie de moi avait envie de lui crier des injures, de réclamer ma liberté, de demander «Pourquoi»? Mais l'autre partie de moi, terrifiée, craignait de briser l'apparence de normalité à laquelle ses soins me forçaient à m'accrocher.

Nor-ma-li-té ! Jérôme, est-ce que tu m'entends ? Je crois que je deviens folle ! Plus rien n'est normal. Je suis anéantie, épuisée par le stress incroyable que m'impose sa présence. Je suis un animal.

J'ai passé la nuit sous la table. J'ai dû m'endormir au bout de mes larmes, encore. Quand je me suis réveillée, en sursaut, ma tête a heurté le dessous du meuble. Paniquée, j'ai tenté de me relever mais ma chaîne s'était enroulée autour de la chaise qui s'est renversée avec fracas en m'entraînant avec elle. J'ai fini par me libérer de ce corps à corps grotesque pour me précipiter sur le lit en tremblant. J'avais si froid. J'ai tiré sur la couverture pour m'y

enrouler, et c'est là que j'ai remarqué le sac, semblable à ceux de l'épicerie, banal. Puis, je me suis rappelé : Le changement de lit d'hier.

Ma mémoire est une série de flashs sans chronologie. Je suis dépassée par le moindre événement anodin, basculée dans un espace irréel où tout se superpose et s'entremêle. Je n'ai plus le contrôle de mes actes ; je ne suis qu'une suite incohérente de réactions.

Dans ma confusion, ce cadeau mystérieux prenait les allures d'une bombe abandonnée dans une gare. Il se trouvait à peine à soixante centimètres de moi, sur le bout du lit.

Je suis restée longtemps à le regarder, évitant de bouger, craignant de déclencher une explosion. Puis, soudainement, comme sous le joug d'une puissante poussée d'adrénaline, je me suis retrouvée debout, près de la table, avec la fourchette en plastique dans une main. Éventuellement, j'ai trouvé le courage de m'approcher et, du bout de l'ustensile, j'ai écarté prudemment les bords du sac afin de voir à l'intérieur. À ma grande surprise, j'y ai découvert des vêtements. Vaguement rassurée d'abord, j'ai fouillé puis vidé le contenu sur le lit. Une affreuse robe longue en coton, un chandail en molleton, des bas et des chaussures.

Puis brusquement, comme une vague de fond, la panique est revenue inonder mon esprit. Dans un morbide bal de la peur, toutes les images de films à suspense, que nous avons vus ensemble, se sont mises à danser dans ma tête. Je revoyais ces scènes dégoûtantes où le meurtrier fétichiste déguise et travesti sa victime afin qu'elle ressemble à sa mégère de mère ou à son unique amour perdu.

Un grand désespoir s'est emparé de moi. Ce n'était donc que le début de l'horreur ! J'ai secoué rageusement le sac vide, certaine qu'il s'y trouvait encore une perruque, un collier, une preuve quelconque de mon terrible pressentiment. Mais il n'y avait rien d'autre. Et

c'est là que j'ai remarqué, sur le sol, près d'une étrange boîte blanche, un seau rempli d'eau. Un gant de toilette, du savon, une serviette. Voilà !, il fallait purifier la bête avant le sacrifice ! J'avais donc raison ! Tout cela n'était que le rituel infâme de ma damnation ! Prisonnière dans la maison de Dieu, il allait me décapiter sur l'autel, m'offrir à son maître pour purifier son âme sordide de pécheur.

J'ai ramené mes jambes contre mon corps et j'ai pleuré de détresse et de terreur. Je suffoquais dans cette position fœtale et mon front cognait brutalement mes genoux à chaque hoquet qui me secouait. Je m'accrochais, repliée dans la souffrance, jusqu'à ce que le déluge se calme enfin et que j'arrive de nouveau à respirer normalement. Et c'est là qu'une effroyable odeur de charogne m'a assailli et m'a levé le cœur si puissamment que, par réflexe, je me suis précipitée vers la boîte blanche pour y vomir. Sur le coup, je n'ai pas réalisé que la boîte était, en fait, une toilette de camping. Les bras accrochés au siège, la face presque plongée dans la cuve remplie de copeaux de bois, je croyais rendre le contenu de mes tripes quand un rire de démente s'est emparé de moi et m'a couchée par terre, tordue de rire et de larmes.

Je te le dis, je deviens folle ! Le monstre m'a privée de mes antidépresseurs. Mon esprit déraile ! S'il ne me tue pas, je vais probablement sombrer dans l'aliénation. Si je revois un jour ton beau visage, serais-je encore capable de te reconnaître ou me retrouverai-je à tout jamais perdue dans les limbes ?

Quand la crise s'est arrêtée, j'ai examiné mon corps et...mon Dieu !...mes vêtements...ma peau...souillés jusqu'à la moelle par mes propres excréments. Tu ne peux pas imaginer l'horreur !! Cette odeur atroce...elle venait de MOI !! Croûtée, tachée...je me suis chié et pissé dessus depuis combien de temps ? Comment j'ai fait pour ne pas me rendre compte ?

Pour atteindre une telle déchéance humaine ? Pire qu'un animal, une infamie, un détrit, une merde vivante !

Quel choc quand j'ai compris que ce n'était pas du fétichisme qui avait poussé le monstre à me fournir des vêtements, mais bien du dégoût ! De toute ma vie, jamais, jamais tu entends ! Jamais je n'ai suscité de dégoût chez personne ! «La plus belle fille de notre promo» ! Tu te souviens ?

Je ne peux m'empêcher de pleurer en écrivant tout ceci. Ce monstre, cet homme qui me détient, en me laissant mijoter dans ma fange, a fracassé les assises de mon orgueil, saccageant ma dignité, écorchant vive ma fierté. Je n'ai jamais eu aussi honte. Jamais ressenti une telle aversion envers moi-même.

Ça me soulage de pouvoir écrire occasionnellement dans ce cahier. Ça m'épuise, mais ça me permet de tromper l'anxiété qui me ronge à chaque heure. Quand la peur devient insupportable et que le silence m'écrase, les mots sont salvateurs. Je serre dans ma main le minuscule crayon de bois semblable à ceux qu'on nous donne pour remplir les formulaires. L'idée que je pourrais lui crever un œil avec, s'il s'approchait suffisamment, me stimule et me donne du courage.

Jeune fille je tenais un journal. Ma mère m'en achetait de toutes sortes avec des fleurs, des chatons, des insanités romantiques. Elle avait dû prendre l'idée dans une revue féminine. Les petites filles écrivent dans leur journal, c'est bon pour leur développement. Ça évite d'avoir à leur expliquer la puberté, on les laisse se débrouiller toutes seules. Et puis, ça permet de les espionner et de s'assurer de leur vertu et de leur obéissance. Quand mon frère

est mort, je les ai brûlés. Ainsi j'effaçais sa trace dans mon histoire personnelle, mais peut-être, au fond, était-ce moi que je tentais de faire disparaître...

Je ne comprends toujours pas pourquoi le monstre a laissé ce cahier. Est-ce pour m'épier ? Pour entrer dans ma tête ? Je croyais l'avoir perdu, le cahier. Mais il était là, dans la taie d'oreiller, dans le lit propre. L'a-t-il lu ? Est-ce qu'il a joui en lisant ma peur ? Il faut que je trouve une cachette plus sûre...

Enfin je suis propre. Propre comme le lit. J'ai entrepris une toilette compliquée ce matin. Je me foutais qu'il entre subitement et qu'il voit mon corps dénudé. Est-ce qu'il y a des caméras ? Si c'est le cas, elles sont invisibles. De toute manière, la honte que provoquait mon odeur corporelle supplantait amplement la peur de m'exhiber devant lui. Si le monstre projette ma mort, je veux partir dans un semblant de dignité humaine. Je comprends maintenant les vieux qui s'assurent de toujours porter des sous-vêtements propres, même dans leur éternelle solitude, sachant que la mort peut les surprendre à tout moment. Je ne trouve plus ça ridicule, ce désir de mourir dans la dignité. Est-ce écrit dans la charte des droits de l'homme ? Le droit fondamental à l'hygiène ? Ça devrait.

Il fallait donc que je me déshabille. Pour le haut, c'était facile. Ma belle chemise de soie achetée en Chine...tu te souviens ? Je l'ai déchirée. Mon soutien-gorge sur mesure : arraché sans prendre la peine de le dégrafer. J'ai lancé le tout aussi loin que possible. À mon grand déplaisir, le tissu trop léger est retombé mollement, à peine quelques pas plus loin, tout juste à la limite de ma chaîne. Impossible de le reprendre pour tenter de le lancer de nouveau, cette fois, hors de ma zone olfactive. Quand est venu le temps d'enlever le pantalon et la culotte, ma rage s'est transformée en affliction. Incapable de passer mon pied hors des vêtements. Assise nue sur le sol glacé, j'ai tenté de toutes mes forces de les